



Libres ensemble

François de Singly

L'individualisme dans la vie commune

Se réaliser dans une « double vie »
de temps personnel et de temps partagé.
Pour réussir à vivre ensemble,
le mieux n'est-il pas d'être libres ensemble ?

NATHAN

LIBRES ENSEMBLE

Couverture : Edward Hopper, *Une chambre à New York*, 1932.
Huile sur toile 74 x 91 cm.
Sheldon Memorial Art Gallery. Lincoln, Université du Nebraska, coll. F.M. Hall.
© AKG Photo, Paris.

Collection Essais & Recherches

dirigée par François de Singly

François de Singly

Libres ensemble

L'individualisme dans la vie commune

Avec la collaboration de

Claire-Anne Boukaïa, Anouk Brocard, Benoîte Decup-Pannier,
Julie Janet Chauffier, Isabelle Mallon, Elsa Ramos, Florence Vatin.

NATHAN

DU MÊME AUTEUR

- Fortune et Infortune de la femme mariée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987 (4^e éd. remaniée 1997).
Gens du privé, gens du public, Paris, Dunod, 1989 (avec C. Thélot).
Lire à 12 ans, Paris, Nathan, 1989.
L'Enquête et ses méthodes : le questionnaire, Paris, Nathan, coll. « 128 », 1992.
Parents salariés et petites maladies d'enfants, Paris, La Documentation française, 1993.
Sociologie de la famille contemporaine, Paris, Nathan, coll. « 128 », 1993.
Le Soi, le couple et la famille, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 1996.
Habitat et relations familiales, Paris, Plan construction et architecture, 1998.

Directeur de publication :

- La Famille : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1991 (3^e éd. 1995).
Affaires de famille, affaires d'État, Jarville, Éditions de l'Est, 1991 (avec F. Schultheis).
Identité, Lecture, Écriture, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1993 (avec M. Chaudron).
La Question familiale en Europe, Paris, L'Harmattan, 1996 (avec J. Commaille).

DANS LA COLLECTION ESSAIS & RECHERCHES

- N. ANDERSON, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*.
L. ASSIER-ANDRIEU, *Le Droit dans les sociétés humaines*.
A. GOTMAN, *Dilapidation et prodigalité*.
L. GRUEL, *Pardons et châtements*.
J.-C. KAUFMANN, *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*.
J.-C. KAUFMANN, *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus*.
J.-C. KAUFMANN, *Le Cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*.
J.-C. KAUFMANN, *La Femme seule et le Prince charmant. Enquête sur la vie en solo*.
J.-C. KAUFMANN, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*.
B. LAHIRE, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*.
B. LAHIRE, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*.
F. LE PLAY, *Les Méloga. Une famille pyrénéenne au XIX^e siècle*.
K. MANNHEIM, *Le Problème des générations*.
G. MAUGER, C.F. POLIAK, B. PUDAL, *Histoires de lecteurs*.
M.-T. MEULDERS-KLEIN, I. THÉRY (dir.), *Les Recompositions familiales aujourd'hui*.
A. MUXEL, *Individu et mémoire familiale*.
J.-C. PASSERON, *Le Raisonnement sociologique*.
C. THÉLOT, O. MARCHAND, *Le Travail en France (1800-2000)*.
W.I. THOMAS et F. ZNANIECKI, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*.

Internet : <http://www.nathan-u.com>

© Nathan/HER 2000

© Nathan/VUEF, 2003, pour la présente impression.

ISBN : 2-09-190932-7

Sommaire

Avant-propos : Une double vie pour chacun	7
1. Pourquoi vivre ensemble ? la place de l'espace	
dans la vie commune	19
1. Les effets de la co-habitation	21
2. Les vertus du vivre ensemble sous le même toit	26
3. De l'utilité de la co-habitation	28
PREMIÈRE PARTIE	
APPRENDRE LE RESPECT DE L'AUTRE PAR LA VIE COMMUNE	
2. Se socialiser par frottement : la programmation conjugale	
de la musique et de la télévision	33
1. Le détachement de soi	36
2. L'attention au bruit.....	42
3. L'imposition ou la négociation d'une pratique.....	48
3. Tenir compte de l'autre : la gestion du téléphone	
dans la vie conjugale.....	57
<i>avec Claire-Anne Boukaïa</i>	
1. Le téléphone, une menace pour la vie à deux.....	59
2. Les bons usages du téléphone.....	65
4. Apprendre la fraternité pour deux enfants	
vivant dans la même chambre	73
<i>avec Anouk Brocard</i>	
1. La chambre divisée en deux territoires.....	76
2. La vie en commun.....	81
3. Une séparation, négociée et progressive	85
DEUXIÈME PARTIE	
LA CONSTRUCTION D'UNE COMMUNAUTÉ	
5. La vie « commune » à deux dans un petit logement	95
1. L'alternance entre la communauté et le côte-à-côte.....	96
2. À la recherche de pratiques communes.....	103
3. Les échanges comme forme de communauté.....	107
6. En famille au <i>fast-food</i>	113
<i>avec Julie Janet Chauffier</i>	
1. La proposition d'un repas de famille	
autour de l'enfant	114

2. Les manières d'être ensemble	119
3. Un « dire ensemble » difficile.....	127

TROISIÈME PARTIE
UN ESPACE À SOI DANS L'ESPACE COMMUN

7. La conquête d'un « chez soi » dans l'espace conjugal.....	133
1. Les deux corps du soi	134
2. La maîtrise de soi.....	138
3. L'individuel et le collectif	145
8. La défense d'un « petit monde » pour un jeune adulte vivant chez ses parents.....	155
<i>avec Elsa Ramos</i>	
1. Le permis de construire.....	158
2. Un monde sous contrôle.....	166
3. Le rêve d'un vrai monde à soi	171
9. La protection de soi en maison de retraite	177
<i>avec Isabelle Mallon</i>	
1. La crainte du déclin.....	178
2. Les formes de protection et de civilité	184

QUATRIÈME PARTIE
IDENTITÉ PERSONNELLE ET DUALITÉ DES ESPACES À SOI

10. Avoir une vie ailleurs : l'extra-conjugalité.....	195
<i>avec Florence Vatin</i>	
1. À la recherche d'un autre monde personnel	200
2. Les deux espaces de la relation extra-conjugale	204
3. La tension entre la vie conjugale et l'ailleurs.....	213
11. Avoir une chambre chez chacun de ses parents séparés.....	219
<i>avec Benoîte Decup-Pannier</i>	
1. La liberté et la dualité des espaces	220
2. La circulation au sein d'un grand territoire	224
3. Une chambre privilégiée.....	230
Conclusion : Vie commune et confirmation de soi	237
Bibliographie.....	249

Avant-propos

Une double vie pour chacun

L'individu contemporain court après le bonheur. Il ne l'attrape que rarement pour longtemps. Car si la finalité de la course est très clairement fixée : se réaliser soi-même, la nature exacte de l'exercice, en revanche, reste floue. Est-ce une course en solitaire pour que l'individu apprenne, tout le long du chemin, en étant seul, à être lui-même ? Est-ce une course en équipe qui permet à chacun de donner le meilleur de lui-même par une saine émulation ? Le coureur contemporain ne le sait pas. Alors il oscille : quand il est en équipe, en couple, il rêve de pouvoir s'échapper afin de retrouver son indépendance. Il a peur, en restant avec son partenaire, de se perdre lui-même dans la comédie des rôles qu'on lui fait jouer. Quand il est seul, il se sent libre – valeur absolue – mais il redoute de ne pas parvenir, dans ces conditions, à être au mieux de sa forme.

Cette oscillation est visible dans la croissance des phases de vie ensemble et de vie seule. La séparation et le divorce sont un des moyens à notre disposition pour relancer le balancier dans l'autre sens, pour croire que l'on est capable de se passer d'autrui, que le soi n'appartient qu'à soi. L'entrée dans la « vie solo » (J.-C. Kaufmann, 1999) apporte enchantement et désenchantement, l'indépendance est incontestable. Mais elle n'est pas suffisante, elle est « moyen » et non pas « fin ».

Le paradoxe de l'individualisme contemporain conduit donc les adultes à rêver d'une vie qui cumule, en même temps – et non successivement – des moments de solitude et des moments de communauté, d'une vie qui autorise à être ensemble tout en permettant à chacun d'être seul, s'il le veut. Par essais et erreurs, ils tentent de mener une double vie : non pas dans le sens de deux vies conjugales, mais dans le sens d'une vie conjugale associée à une vie personnelle.

Living Apart Together

Les couples à double résidence, les *Living Apart Together* (selon la terminologie anglaise) pourraient sembler être la bonne réponse au problème posé

par les contraintes de l'individualisme, en dissociant les deux vies grâce à une inscription spatiale de la séparation. Chacun peut rester chez soi sans être sous le regard permanent de son partenaire ; et le couple semble être mieux protégé, avec l'élimination des habitudes communes, et n'ayant à partager que des moments choisis ensemble. *A priori* couple et individus sont gagnants. Le premier n'existe que pour des temps forts, avec projets réalisés ensemble ; les seconds concilient mieux le souci de soi et la logique d'appartenance. La séparation temporaire est associée à une vie conjugale renouvelée et à un accroissement de l'attention. Laurent (28 ans) déclare être satisfait d'un tel mode de vie : « Paradoxalement, l'éloignement nous a rapprochés, car la distance nous a obligés à réfléchir sur l'importance de notre relation. Chaque fois que nous nous retrouvons, c'est comme un éternel recommencement, une redécouverte. On se re-séduit, on est heureux de se voir. On parle pendant des heures ¹. » La relation conjugale, perçue comme épurée des contraintes, est renforcée par un dialogue plus important lors des rencontres

À l'examen, le fait de ne pas vivre ensemble en permanence sous le même toit comporte aussi des inconvénients (comme d'ailleurs la vie ensemble). Ainsi Laurent remarque : « Au quotidien, c'est assez dur. Il faut assumer le manque, l'absence de l'autre dans les moments de bonheur tout simples, comme de se lever de bonne humeur et d'embrasser la fille qu'on aime. Il faut être organisé, toujours planifier. Mes week-ends sont entièrement consacrés à nous deux, ce qui m'empêche de parfois être disponible pour les autres, de voir d'autres amis ». La séparation augmente le degré d'explicitation de la vie conjugale et les dons en temps de chacun des partenaires. Elle supprime beaucoup de rencontres « spontanées » dans la journée entre conjoints dans le couloir, dans la salle de bains, au cours desquelles quelques mots seulement sont échangés et qui peuvent suffire à entretenir le lien.

En tant que logique argumentaire pour les échanges interpersonnels et pour la construction identitaire, la psychologisation ne doit pas être confondue avec la manière dont les partenaires communiquent entre eux. Il faut appliquer à la vie conjugale la notion de « ressources sûres » (E. Goffman, 1988) – les petits sujets, comme la météo, forment des rituels de confirmation des liens. La communication « ordinaire », banale, celle qui n'est pas perçue par les individus (et fréquemment par les spécialistes) comme de la « communication » est centrale pour la stabilité des relations (J.-C. Kaufmann, 1993). Marie (46 ans) tente de pallier l'absence de son compagnon (vivant avec leurs enfants à Paris dans la semaine alors que son mari est installé à Lyon), en « laissant des traces de sa présence » : « Je lui rapporte des bibelots que je chine aux Puces. Avant de partir, je mets des fleurs dans

1. « Si loin, si proches... ces couples qui s'aiment à distance », *Elle*, 2 septembre 1996.

toutes les pièces, je laisse des mots accrochées sur le réfrigérateur pour que le départ ne soit pas trop dur et qu'il ne se sente pas seul, que la maison sans nous soit la plus agréable possible » (*Elle, idem*). Par la présence de ces papiers, Marie construit le logement de son mari en semaine (qui devient « familial » en week-end) comme un espace de quelqu'un qui vit seul, tout en étant « avec ». Elle le rappelle à l'ordre du couple.

Tout est fait pour que la séparation ne signifie pas autre chose qu'une décohabitation provisoire, pour qu'elle n'ouvre pas la possibilité d'une reconversion identitaire. Les couples à double logement peuvent apprécier un va-et-vient identitaire, garanti par un tel arrangement, tout en voulant éviter que l'un ou l'autre se libère trop du couple. Ils vont compenser en inscrivant la présence du conjoint, ou du couple, dans le monde des objets et de l'espace. Absent pendant la semaine, l'homme peut avoir aménagé l'espace dans lequel sa compagne vit, par exemple en installant des étagères et en apportant des objets décoratifs. Le conjoint absent laisse derrière lui des objets, volontairement ou non, notamment des vêtements et des affaires de toilette. Inversement le conjoint qui reste sur place peut, lui, souhaiter conserver des affaires personnelles de l'autre. Nicolas le demande à Irmela : « Je lui ai dit : "Si tu veux, tu peux laisser des trucs". Pour qu'elle laisse ses petites culottes et ses chaussettes, il a fallu du temps. En fait, un jour elle a oublié. Et je lui ai dit : "C'est bon, comme ça tu auras ça ici" » (D. Placé, 1995).

Les marqueurs de l'absent dans l'espace rappellent à la personne présente qu'elle est toujours « avec ». Ainsi, Naceira a installé beaucoup de photographies de Stefan absent pendant la semaine. Sur les murs de la mezzanine qui en sont couverts, en dessous aussi : « Là, dit-elle, j'ai fait une sélection de photos de lui que j'aime bien. J'ai calculé en fait, le fait de descendre, d'aller m'habiller, j'ai tout cet espace-là, et puis je suis là à regarder, parce que ça ne suffit pas le petit matin. Il faut aussi que j'en aie là-bas » (*idem*). Naceira aime vivre sous le regard de son compagnon. Elle a voulu construire un « petit nid d'amour ». Étant donné ses contraintes financières, elle a choisi une pièce dans laquelle elle a fait installer une mezzanine pour mettre le lit : « C'est plutôt un coin à nous. Lui, il a fait son côté à lui avec des photos de moi. Moi, j'ai commencé à prendre les plus belles d'après moi et à les mettre de mon côté parce que je dors du côté du mur et lui de l'autre côté. En fait il aimait certaines photos de moi que je n'aimais pas, alors on se bagarrait : "Non, pas celle-là, je l'aime pas, ne la mets pas !", "Mais c'est la mienne" ». Cette mezzanine est un lieu mixte, chacun a son côté dont il est propriétaire puisqu'il peut se permettre des photos, désapprouvées par le partenaire, et il est en même temps commun, ne serait-ce que parce que les photographies « personnelles » représentent le partenaire, ou les deux à tel ou tel moment de leur histoire.

Officiellement, ce lit est d'abord leur lit conjugal. En réalité, il est surtout utilisé par Naceira. En l'absence de son compagnon, c'est là

qu'elle dort. Et quand il revient, ils dorment rarement là-haut, Stéfan se plaignant de la chaleur. Ils ont, alors, organisé leur unique pièce autrement, avec un futon-lit qui devient l'élément central : « Assis ou allongés, ils y discutent ou y regardent la télévision, couchés, ils y dorment » (D. Placé). Grâce à son maniement subtil des espaces et des objets, cette femme dispose à la fois d'un lit commun qu'elle détourne en lit personnel (avec la présence de son partenaire et de leur relation sous la forme de photographies), et d'un canapé personnel qu'elle détourne en lit conjugal. L'ouverture permanente du futon-lit lorsque Stefan est là contraint à une ré-organisation de l'espace, le fauteuil qui marque avec le futon replié un lieu de rencontre est déplacé. Le nouveau lit installé rend impossible l'accueil des visiteurs de manière spontanée. L'appartement de Naceira, quand Stefan y est présent, est avant tout le lieu de leurs retrouvailles. Le futon-lit en se dépliant annonce que l'appartement devient le temps d'un week-end l'espace quasi-exclusif de la relation conjugale. Ce mode de vie a pour effet de rendre plus explicite les moments centrés sur la relation, de distinguer davantage les temps consacrés à d'autres relations (et à soi, membre d'autres groupes), et ceux consacrés à la relation conjugale (et à soi, comme conjoint). Le petit appartement devient alternativement un appartement pour femme seule (tout en étant, à distance, « avec ») et une chambre à coucher conjugale, fermée aux visiteurs.

Un tel arrangement marque bien l'alternance. L'un et l'autre peuvent mener leur double vie (au sens précis de vie commune et de vie séparée). Ils peuvent donc satisfaire leur besoin d'autonomie et leur demande d'un proche qui les aide. Mais l'éloignement comporte le risque de ne pas se voir assez soutenu, étant donné la suppression des modalités non programmées de l'attention que l'autre porte à soi et que soi porte à autrui. C'est pourquoi la grande majorité des femmes et des hommes placent le fait d'habiter sous le même toit en tête des conditions de la vie conjugale. Ils recherchent, même sans tenir compte de la pression financière, une co-habitation qui articule, à sa manière, respect des individus et construction permanente du couple. Ce livre analyse cette articulation qui engendre des tensions : créer sa bulle à l'intérieur d'un logement commun requiert réglages et ajustements minutieux qui n'excluent pas des ratés, des incompréhensions, en raison des différences de tempo : l'un des partenaires peut vouloir être plutôt « seul », et c'est le moment où l'autre a besoin de communauté et de la présence attentive de son proche.

Être en compagnie socialise

Les femmes et les hommes, même les plus modernistes – les trois quarts des partisans du Pacte civil de solidarité affirment qu'habiter ensemble est

une chose indispensable pour vivre heureux en couple² – sont attachés au domicile commun. Le partage d'un logement ajoute quelque chose à la relation des individus engagés dans une relation. Telle est, du moins, la thèse de ce livre : dans une société caractérisée par une forte individualisation de la vie privée, vivre dans le même logement contraint chacun des habitants à tenir compte des autres, eux-mêmes confrontés à cette coexistence. Les individus « avec » doivent élaborer un espace qui inscrit leur commune appartenance. Mais ils doivent aussi se respecter mutuellement lorsqu'ils veulent, à d'autres moments, se définir comme individus « seuls ». La complexité de la vie commune tient à cette alternance entre espaces-temps de vie commune et espaces-temps de vie séparée. De ce fait, la personne qui vit avec quelqu'un d'autre ne se régule pas uniquement en fonction de ses propres normes ; elle doit résister (selon des degrés variables) à la tentation de l'égoïsme, modalité pathologique de l'individualisme contemporain. Le lien social, à l'extérieur de la sphère privée, ne peut se nouer qu'entre des individus socialisés à l'intérieur de la famille (ou d'un équivalent), c'est-à-dire habitués à vivre avec, et donc à tenir compte d'autrui.

Certains projets sociaux se servent des vertus de la co-habitation pour tenter de réinsérer des individus en difficulté, ou de resserrer des relations fragilisées. Ainsi, la pension de famille de l'association Rivages met en pratique « une thérapie par l'ordinaire de la vie », en proposant à des exclus « un équilibre entre liberté et contraintes, entre autonomie et vie collective ». Des personnes sont reçues par une « maîtresse de maison », assistante sociale de formation ; elles doivent se soumettre à certaines règles, prélever une somme d'argent sur leurs ressources pour payer la pension, participer à des tâches ménagères (cuisine et nettoyage). Elles ont le droit en contrepartie à une chambre individuelle, respectée par tous. L'objectif, selon la maîtresse de maison, est que ces hommes et ces femmes « posent les valises et qu'ils se reconstituent »³. Ce projet repose sur l'idée que le fait de vivre ensemble, dans certaines conditions (qui ne sont pas celles des foyers d'urgence), est un support de la construction identitaire. Ce qui est nécessaire ce n'est pas n'importe quel espace, c'est un certain type de lieu – approché ici par le terme de « pension de famille » où se mêlent liens entre personnes et contraintes collectives, signe du respect mutuel. Les associations qui proposent aux parents séparés non-gardiens, des appartements, agissent dans la même perspective. Le père (le plus souvent) qui habite loin, ou qui n'a plus de logement convenable pour être avec ses enfants, peut alors les recevoir comme s'il était chez lui. On pense qu'il n'est

2. Contre 89 % pour les opposants. La différence est sensible, mais la norme du logement commun n'est pas très déstabilisée. Résultats du sondage Ifop-Emap-femmes, février 1999.

3. J. Fénoglio, « Quand une pension de famille permet "une thérapie par l'ordinaire de la vie" », *Le Monde*, 11 décembre 1998.

pas possible de nouer de bonnes relations dans des espaces qui ne conviennent pas : un père ne peut pas être père n'importe comment, n'importe où. Relève encore de ce registre, la demande sociale de lieux de vie dans les prisons pour que soient maintenus liens conjugaux, ou parentaux, et au-delà pour que les individus, grands et petits, soient le moins déstructurés possible.

Le vivre ensemble dans un même espace

Ce livre appréhende donc la vie commune, ou la « co-habitation » (entendue au sens d'habiter à plusieurs un même logement). À une époque où les discours utopiques annoncent un vingt-et-unième siècle, déraciné, libéré des contraintes des territoires physiques (J. Attali, 1998), il est utile de se demander à quoi sert le territoire partagé ? Qu'est-ce que vivre ensemble, sous le même toit ou sur le sol de la même nation ? Les réponses à ces questions permettront de mieux connaître les intérêts de la vie ensemble perçue aussi du point de vue des individus. Les uns et les autres, adultes et enfants, se transforment par cette confrontation entre la défense de leurs territoires, la reconnaissance des espaces des autres, et la construction d'un monde commun où chacun est « avec ».

Les personnes qui vivent ensemble apprennent à se respecter, toujours au moins un peu. Faire attention à ne pas claquer les portes, à ne pas prendre trop de temps pour sa toilette car d'autres personnes attendent, mettre moins fort sa musique, se servir à table en laissant de quoi manger aux autres. Des milliers de gestes, de comportements composent toute vie ensemble, et engendrent des femmes et des hommes, des petits et des grands qui vont intégrer dans leur identité cette dimension « avec ». Dans *Dernier tango à Brooklyn* (K. Douglas, 1997), Ben s'installe en co-location provisoire chez une femme plus jeune, Ellen. Quelques jours après, Ben est à la cuisine, se préparant une salade. Ellen arrive. Il lui propose de partager son repas, elle refuse, prétextant qu'elle ne « mange pas comme les lapins ». Il réplique : « C'est vrai, désignant le réfrigérateur du menton, j'ai constaté que vous préférez les aliments malsains ». Ellen est furieuse de cette intrusion : « Cantonnez-vous à votre moitié [ils ont divisé le réfrigérateur en deux], je vous prie ». L'attention à l'autre ne doit pas devenir empiètement. Ellen estime que la part de son réfrigérateur lui appartient en propre. Elle tient à cette frontière (leur histoire se construira pour une part sur le progressif partage de nourriture, d'abord dans un lieu neutre, le restaurant). C'est, pour elle, l'inscription de son soi seul au milieu de cet appartement désormais commun. Ellen et Ben se socialiseront réciproquement, apprenant les frontières par lesquelles chacun se pense comme individu « seul » et au contraire ce que chacun souhaite partager.

Il ne s'agit pas de dessiner une vision nostalgique de la communauté où chacun a sa place, où chacun ne se définit qu'en référence à cette position dans le groupe, où chacun n'est qu'individu « avec ». Le « retour à » est une illusion, aucun contemporain ne le souhaite, à l'exception d'une petite minorité qui, à l'image des troupes scoutistes traditionalistes, rêve de produire l'« homme nouveau » de triste mémoire : un individu obéissant au chef, sans état d'âme. La vie commune oblige de rompre avec le « tout individu », elle ne contraint pas à l'inverse au « tout collectif ». Pour être attractive, elle doit respecter les individus, y compris lorsqu'ils désirent être « seuls ». Dans la vie privée, un individu se définit ou est défini, à certains moments, avant tout comme un être « avec », et à d'autres comme un individu « seul ». L'appartement ou la maison est souvent divisé selon cette dualité, avec ses espaces collectifs et ses espaces personnels. La vie ensemble est faite de ces oscillations alors que la personne qui vit seule est chez elle, de manière dominante, « individu seul ». Derrière ce qui peut apparaître une tautologie, la co-habitation apprend une certaine souplesse identitaire, étant donné les contraintes de la co-existence, du nécessaire partage des territoires.

Dualité et malléabilité identitaire

L'individu qui appartient à une famille, ou à un couple, oscille entre deux définitions de lui-même : « seul » lorsqu'il agit sans référence à cette famille dans laquelle il vit, et « avec » lorsqu'au contraire il se conduit en référence à cette famille⁴. Le plus souvent il cherche à respecter un certain équilibre aussi bien avec les personnes auxquelles il tient compagnie (en acceptant de les considérer sous cette double dimension) qu'avec lui-même. Si à l'époque contemporaine, la vie de couple est complexe, c'est qu'elle engage toujours quatre personnes, chacun devant faire avec le soi « seul » et le soi « avec » de son compagnon ou de sa compagne.

Dans la relation parent-enfant, des processus comparables se jouent aussi. Un enfant comprend assez vite que son parent n'est pas toujours disponible. Si ce dernier est fatigué par exemple, ce n'est peut-être pas le moment de lui demander de jouer ou de l'aider à résoudre un problème. Dans de telles conditions, son père ou sa mère n'est pas très père ou mère, étant bien davantage (ou rêvant d'être) seul. L'enfant apprend progressivement à décrypter les « laisse-moi tranquille, s'il te plaît », et les temps favorables où son parent est au contraire tout disposé à faire quelque chose

4. Un individu peut donc être « seul » (par rapport à son couple, par exemple), tout en étant avec ses amis personnels. Il est « seul » conjugalement et « avec » amicalement. La définition de « seul » renvoie donc à une position relative par rapport à son groupe avec lequel il partage un logement.

avec lui. Sans le savoir, il se socialise, apprenant à prendre en considération l'état de ses proches. Inversement, il demandera que quelquefois on lui « lâche les baskets » pour être « seul » dans sa chambre, à faire ce qu'il veut, avec ou sans ses amis. Il découvre chez les autres et en lui ce mouvement de pendule – le « tic » de l'individu « seul », et le « tac » de l'individu « avec ».

Cette socialisation, que nous nommons « socialisation par frottement », est le processus qui, au sein des sociétés contemporaines occidentales, prépare jeunes et adultes à deux dimensions importantes pour la vie ensemble : d'abord le fait d'être sensible aux autres, d'être attentif à ce que ces derniers réclament, d'ajuster quasi-automatiquement ses propres prétentions spatiales et temporelles à celles des personnes avec lesquelles il vit ; ensuite la souplesse identitaire qui autorise chacun à appartenir à un groupe privé sans renoncer pour autant à être soi-même. L'individu doit faire preuve d'une certaine flexibilité. La vie commune tend à produire ces deux caractéristiques : la prise en compte des intérêts éventuellement divergents des autres membres du groupe privé⁵ ; la malléabilité de l'identité permettant de passer d'une définition de la situation où les autres sont au centre à une autre définition où le soi constitue la référence, et donc de créer les conditions d'un cumul.

La vie commune n'est pas, toujours, incompatible avec l'individualisation. Les uns et les autres restent vigilants pour défendre leur individualité. Ils ont peur de perdre trop de territoires personnels, de se trouver en quelque sorte « conjugalisés » ou « familialisés » – formes de collectivisme. Devenir et rester soi-même est un objectif qui sert de repère pour estimer la valeur du groupe au sein duquel on vit. Deux procédures préservent l'identité des individus engagés dans une vie commune : faire en sorte que les pratiques communes tolèrent des marques d'individualisation, par exemple en mangeant ensemble mais éventuellement des plats différents ; diminuer ces pratiques communes et multiplier les activités « seules ». C'est possible à condition que toute conduite ne soit pas perçue comme un événement trop ostentatoire, qu'elle soit plutôt conçue comme une respiration légitime, par exemple du fait de la construction identitaire pendant la jeunesse, ou du fait du travail professionnel pour les adultes⁶. Même lorsque les individus « avec » deviennent « seuls », ils mettent en œuvre (assez souvent) des procédures pour démontrer que cela ne remet pas en question leur appartenance au couple, à la famille.

5. La forme la plus fréquente d'organisation de la vie privée est le couple ou la famille. La co-location engendre aussi de tels effets (N. Testut, 1998). C'est pour marquer ce continuum que nous utiliserons trois termes, en grande partie équivalents : vie commune, co-habitation et vivre sous le même toit.

6. Les difficultés des couples au moment de la retraite viennent aussi de l'absence d'alternatives pour s'évader de la vie conjugale.

Enquêtes

Huit enquêtes permettent de découvrir les manières de faire qui constituent les nouveaux bons usages de la vie commune dans un contexte social de valorisation de l'individualisation :

Du côté des relations conjugales, trois enquêtes

La première, la plus lourde, porte sur cinquante jeunes couples. Dans un premier temps, les conjoints ont commenté une visite de leur appartement, leur décoration, leurs objets, leurs propriétés. L'enquêteur leur a remis un carnet où chacun devait noter pendant un samedi ou un dimanche (passé au domicile) tout ce qu'il faisait, où il le faisait (grâce à un plan quadrillé), et les interactions éventuelles avec son partenaire. L'enquêteur reprenait les deux carnets, et réalisait alors un entretien avec le couple réuni ensemble pour que l'un et l'autre expliquent leur journée. Analysées dans les chapitres 2, 5, et 7, ces monographies montrent comment les hommes et les femmes parviennent à être un peu « avec » même dans les moments fréquents où le couple n'a pas d'activité commune, à posséder malgré le principe souvent affiché de la communauté certains territoires personnels sans que le compagnon ou la compagne le prenne comme un refus de la communauté.

La deuxième enquête approche les usages du téléphone dans la vie conjugale. L'évidence de cet équipement masque les tensions que provoque son usage. Le téléphone vole du temps « conjugal », c'est comme cela qu'il est assez souvent considéré. Quand un des conjoints passe une partie de sa soirée à parler à un copain ou une copine, l'autre peut ne pas apprécier cette forme d'absence. De tels signes d'indépendance exprimés par son partenaire (décrits dans le chapitre 3) sont fréquemment vécus sous le registre de la concurrence, et interprétés comme le refus d'être « avec » soi.

La troisième enquête décrit l'existence de certains hommes qui alternent vie « avec » épouse et vie « avec » amante. S'ils s'octroient une seconde vie dans un autre lieu, c'est souvent parce qu'ils estiment que la première les enferme dans une identité d'eux-mêmes dans laquelle ils ne se reconnaissent pas ou plus. Au moins pour un temps, ils optent pour le cumul d'une vie qui leur assure la stabilité et d'une vie qui leur offre des formes nouvelles de reconnaissance de soi (chapitre 10). Ce choix révèle les difficultés de trouver un proche, unique et susceptible de répondre aux attentes, mouvantes, multiples, et donc en creux l'instabilité potentielle de la vie commune.

Du côté des relations entre les parents et les enfants, trois enquêtes

La première se déroule dans les *fast-food* (chapitre 6). Cet espace est choisi, peut-être un peu par provocation, pour comprendre certaines adaptations du symbole par excellence de la vie familiale, le repas de famille. En effet, la conception du *fast-food* interdit le fonctionnement à l'ancienne du groupe

familial, en privilégiant le point de vue des plus jeunes. Les parents s'adaptent plus ou moins bien à ce cadre, et parviennent, de façon inégale, à créer un temps où l'autorité, les bons usages sont mis entre parenthèses pour laisser cours à la libre expression.

La deuxième enquête repose sur un important corpus d'entretiens passés auprès de jeunes adultes qui sont encore au domicile des parents. Tout en étant dépendants, notamment financièrement, ils construisent leur autonomie. Pour préparer leur départ, souhaité par leurs parents – c'est un des objectifs de l'éducation – ils se réfugient dans leur chambre, ils en font un « petit monde » qui leur appartient, et qui leur permet d'éviter assez fortement les activités communes (chapitre 8). Néanmoins ils doivent continuer à respecter les autres habitants du logement, en ne les agressant pas avec du bruit, en ne considérant pas l'appartement comme un « hôtel ». Ils doivent démontrer que leur autonomie ne menace pas leur socialisation du rapport à autrui.

La troisième enquête étudie les enfants qui se partagent entre le domicile de la mère et celui du père. Ils ont accès à deux chambres dont le statut est *a priori* équivalent (chapitre 11). Des entretiens approfondis auprès de ces jeunes montrent qu'ils n'en profitent pas pour opérer un certain dédoublement de leur personnalité, en ayant deux « chez soi ». Contrairement aux hommes qui ont deux vies en quelque sorte complémentaires, les jeunes dont les parents sont divorcés essaient de retrouver une unité, notamment en hiérarchisant *a posteriori* les chambres. Au moment de l'adolescence, les jeunes rejettent, on le sait, la trop forte contrainte du collectif familial. Ils ne sont pas pour autant favorables à une forme d'éclatement qui les libère d'une surveillance unique, mais qui leur demande aussi un travail plus complexe de construction identitaire.

Du côté des relations fraternelles, une enquête

Dans certaines familles, les enfants n'ont pas de chambre individuelle. Une enquête auprès d'une dizaine de ces familles approche les différentes stratégies des parents. Certains favorisent le lien fraternel, pour faire en sorte que les deux frères, ou les deux sœurs apprennent ainsi à vivre « avec ». D'autres souhaitent que la vie commune ne se fasse pas au détriment de l'apprentissage de l'individualisation (chapitre 4). Le clivage entre ces deux groupes de parents reflète une des tensions à l'œuvre dans l'éducation contemporaine prise entre deux impératifs : la socialisation du respect d'autrui (le fait de devenir « sociable »), et l'épanouissement de la personnalité.

Du côté de la vie commune, hors famille, une enquête

Trois monographies de maisons de retraite, avec observations et entretiens, ont été réalisées. Les directeurs des établissements cherchent souvent à créer une vie commune. Or les plus lucides, les moins dépendants, des résidents résistent à ces invitations. Ils craignent cette dernière co-ha-